

**Zeitschrift:** Bulletin suisse de linguistique appliquée / VALS-ASLA

**Herausgeber:** Vereinigung für Angewandte Linguistik in der Schweiz = Association suisse de linguistique appliquée

**Band:** - (2020)

**Heft:** 112: Ziele im Fremdsprachenunterricht : Vorgaben, Entwicklungen und Erwartungen = Finalités de l'enseignement des langues étrangères : objectifs, évolutions et attentes

### **Buchbesprechung:** Compte-rendu

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Compte-rendu

**Conti, V., Johnson, L. A. & de Pietro, J.-F. (2019).**  
***Des mots et des langues qui nous parlent... Représentations langagières, enseignement et apprentissage.***  
**Neuchâtel: IRDP.**

Issu du colloque *L'image des langues. Vingt ans après* organisé à l'occasion du 125e anniversaire de l'Institut de langue et civilisation françaises (ILCF) de l'Université de Neuchâtel en collaboration avec l'IRDP et le Centre de linguistique appliquée, le volume réunit dix contributions qui abordent la question de savoir comment des enseignants, des élèves et des directeurs d'écoles se représentent les langues et leurs locuteurs, analysent leurs "représentations langagières". Comme le dit aussi le titre, c'est par rapport à l'enseignement et l'apprentissage des langues que sont explorées ces images et représentations. Certes, dans de nombreuses contributions, ce sont les théories des représentations sociales auxquelles il est fait référence, notamment celles si populaires en francophonie de Moscovici, Jodelet et autres. Mais comme le montre l'une des contributions: "représentation" a une longue histoire en science, proviendrait même de la "Vorstellung" allemande chez Schopenhauer et transiterait ensuite par Durkheim et ses "représentations collectives". La première contribution de Borel, Gajo et Prikhodkine fait un état des lieux étendu des "approches des représentations sociales en linguistique" montrant la multitude des théories et méthodologie en la matière. On en trouvera certaines, autre que les classiques francophones que je viens de citer, dans l'un ou l'autre des articles: cette première contribution constitue ainsi une bonne introduction générale à l'ouvrage permettant de situer les différentes manières d'aborder les "représentations". Car en effet, il faut d'emblée se rendre compte que ce terme recouvre une multitude de réalités analysées et observées: les uns diront d'emblée que représentation et image fonctionnent comme synonymes – rappelons que le colloque sur lequel se base le volume portait sur l'image des langues; d'autre aborderont les attitudes, d'autres encore les postures, les stéréotypes, les normes personnelles élaborées en fonction d'attentes, les rapports aux langues. Ceci, contrairement à l'effet que pourrait produire cette énumération, ne nuit nullement à la cohérence de l'ouvrage. Le fil conducteur est constant, à savoir les images que se font les principaux acteurs du système scolaire des langues dans le contexte de leur enseignement et apprentissage. Ces images ou représentations sont à la fois le produit et le reflet des pratiques tout comme, inversement, on peut supposer qu'elles les orientent, les influencent, même si la démonstration des modalités de cette influence n'est pas directement faite. Voici quelques résultats des analyses théoriques et pratiques des principaux articles.

La première contribution *Approches des représentations sociales en linguistique: interaction entre agentivité et structure sociale* fait pourtant un pas dans cette direction en illustrant par plusieurs exemples combien les représentations se constituent et se transforment dans une dialectique entre individu et société à travers laquelle il s'agit de dépasser, par des démarches didactiques explicites, les espaces relativement clos entre langues existant à l'école et chez leurs acteurs vers des représentations plurilingues que vivent souvent des élèves allophones ou plurilingues et qui permettent des "co-constructions" allant vers l'ouverture des espaces langagiers.

La plupart des textes du recueil analysent les représentations des enseignant, à travers des démarches empiriques diverses, parfois originales. Dans son texte *Les représentations des langues étrangères dans leurs enseignements: quelles sont-elles ? Qu'en faire ?* Eva Waterman explore les représentations de 107 enseignants genevois de langues étrangères à propos de sept langues parlées par un nombre significatif de personnes dans la région (allemand, anglais, italien, espagnol, suisse-allemand, portugais et français). Les enseignants doivent citer les premiers mots qui leur viennent à l'esprit pour chaque langue et situer les langues sur différentes échelles (belle-moche, facile-difficile, etc.). Curieusement, les jugements ne sont pas très différents en fonction du fait d'enseigner telle langue ou telle autre. On trouve au contraire une série de stéréotypes relativement constants à travers tous les enseignants: l'allemand difficile, l'anglais utile, l'italien chantant... Une conscientisation de ces représentations pourrait constituer une dimension nécessaire de la formation.

*"Qu'est-ce que j'enseigne à mes élèves lorsque j'enseigne l'allemand?"* est la question qu'a posée Brauchli à toutes les enseignantes en formation continue concernant un nouveau moyen d'enseignement, chacune devant produire trois post-it avec des mots-clés ou expressions qui lui viennent à l'idée. L'analyse des 3521 post-its ainsi produits fait apparaître une assez bonne congruence entre le plan d'études romand et les dimensions mentionnées par les enseignantes, aussi bien du point de vue des domaines à aborder en langues étrangères que du point de vue des finalités, du fonctionnement, des attitudes, de la communication, de la culture, même si cette dernière dimension reste un peu le parent pauvre. Une analyse de la fréquence des mots va dans le même sens. L'interprétation de ces données fait apparaître un autre aspect encore concernant la conception de l'enseignement de ces enseignantes et de leur identité personnelle et leur rapport à la langue allemande comme discipline scolaire: leurs représentations semblent plus pédagogiques que didactiques; il doit être avant tout ludique, vivant; les dimensions techniques et systématique n'apparaissent guère. Encore faudrait-il connaître les pratiques réelles, conclut l'auteure.

Des représentations d'enseignants concernant une toute autre réalité et l'objet de la contribution *L'espagnol en Suisse: les représentations des enseignants de*

*langue et culture d'origine* de Verónica Sanchez-Abchi. Elle a mené neuf entretiens pour explorer comment cet espagnol particulier, appris par des élèves dont les parents ont immigré en Suisse, est perçu. Tout d'abord comme divers: en fonction des régions espagnoles, mais aussi des différents pays latino-américains, avec comme problème celui de la norme qui apparaît sans cesse, et qui fait de cette langue un objet d'enseignement particulier. Ensuite comme richesse pour les élèves, plurilingues d'emblée, même si pointe par ci et par là la conscience d'une langue, pourtant mondiale, marginalisée, langue d'immigration justement, peu valorisée. Finalement l'image d'une langue "de vacances", ayant aussi une valeur affective, même si son maintien dans la famille n'est pas évident. L'image de la langue est donc particulière du fait de la situation spécifique, faite de tensions, et a sans doute des effets sur l'enseignement, effets qu'il s'agirait d'explorer.

La contribution de Anne-Birte Krüger et Nathalie Thamin aborde le thème *Les représentations des enseignants à l'égard du français langue de scolarisation: enjeux et défis* en partant du constant que de nombreux élèves doivent, de fait, apprendre une langue particulière en venant à l'école, celle précisément "de l'école", la "langue de scolarisation". La contribution vise à observer les effets d'un dispositif de recherche-action-formation concernant les représentations d'enseignants – stagiaires d'une part, enseignants confirmés en formation continue de l'autre – à propos des langues, des capacités linguistiques des élèves et de la diversité langagièr. De fait, la formation porte sur les EANA (élèves allophones nouvellement arrivés). Les réponses à un questionnaire donné aux stagiaires révèlent une absence de conscience de la particularité FLsco (français langue de scolarisation), et peu d'effet d'une formation, trop brève. Chez les enseignants expérimentés, on trouve des gestes professionnels prenant en compte la diversité linguistique et culturelle des élèves et de leurs familles et qui permettent aux EANA de prendre la parole, même imparfaitement.

Travaillant aussi sur la question du "français scolaire" la contribution de Valérie Lecompte *Entre tension et insécurité linguistique: le cas particulier des enseignants de l'école élémentaire* est basé sur des entretiens avec 33 professeurs d'école des cycles 2 et 3 français (élèves de 5 à 10 ans) et sur leurs biographies professionnelles. Ces enseignants semblent convaincus de la nécessité d'enseigner une langue normée proche de l'écrit standard. Ceci est le résultat de "pressions" ressenties de la part de l'administration, des conseillers pédagogiques et des familles, mais aussi ressenties dans la formation qui ne prend guère en compte la variation en fonction des usages. En même temps, ils font référence à leur propre "baisse de niveau en français" liée à leur pratique avec de jeunes enfants, indice d'une insécurité linguistique. La conception du français scolaire confond souvent langue et orthographe et les langues étrangères des élèves sont perçues avant tout comme source de difficultés. Médiateurs du français scolaire ils deviennent de fait défenseurs d'une langue

uniforme, fortement normé. Des perspectives d'apaisement des tensions, mais aussi la nécessité de bienveillance face à l'insécurité langagières des enseignants eux-mêmes, notamment à travers une formation qui tienne compte de la nécessaire variation, sont esquissées comme pistes de dépassement.

Deux contributions finalement abordent les représentations d'élèves et d'étudiants. A travers une méthodologie fort originale, Marie-Thérèse Note Springer analyse les *Représentations et rapports aux langues d'élèves plurilingues: le français et l'anglais dans une classe de maturité en Suisse alémanique*. La chercheuse a demandé à 18 élèves de sa classe pour lesquels elle disposait par ailleurs des informations sur leur parcours scolaire, les langues parlées, le contexte familial, de réaliser un "portrait des langues", un dessin d'un corps humain avec des mots-clés concernant toutes les langues avec lesquelles ils sont en contact (dont le français et l'anglais, langues secondes enseignées), situées par rapport à des parties du corps; et un "parcours de mobilité", une représentation graphique de leurs apprentissage et représentations linguistiques dans le temps. Parmi les nombreux résultats, on notera que l'anglais, langue utile, pratique est souvent placée au niveau des mains et des yeux; le français, belle langue difficile à apprendre, est associée à la bouche – la gastronomie aussi – et au cœur – langue de l'amour... et du stress; langue nationale, son apprentissage semble inévitable, mais, comme "apprendre à jouer la trompette", à savoir assez inutile. Le suisse-allemand, langue première, avant l'allemand standard proche de la tête, est, proche du cœur bien sûr, mais aussi au niveau des pieds: cette langue porte à travers la vie. Quelques pistes didactiques: dé- et co-construire explicitement les représentations; jouer sur la proximité du français; non pas guerre, mais entente des langues.

Françoise Favart analyse quant à elle les *Représentations de la langue français chez les apprenants universitaires italiens* à travers trois enquêtes portant sur des groupes contrastés: débutants absous, étudiants de médiation linguistique dans les entreprises et le tourisme au-delà du niveau B2 ayant le français comme langue obligatoire; étudiants de niveau B2, de différentes facultés, inscrits en français comme cours optionnel. Toutes et tous devaient exprimer, par une échelle de 5 niveau allant d'adhésion au rejet maximal, leur (dés-)accord avec 15 propositions concernant la langue française (langue de culture, langue qui enrichit mes intérêts personnels, ...), utilisant chaque niveau d'échelle à 5 au maximum 3 fois. Les différences entre les trois groupes sont importantes: les aspects pratiques dominent dans le groupe des débutants et le groupe de B2 qui par ailleurs font montre d'une connaissance moindre du statut de la langue. Le groupe des étudiants avancés ont une vision très nuancée de la langue, avec une notion de plaisir de la maîtrise tout en lui attribuant aussi une valeur culturelle et d'élégance. Des représentations dont la connaissance par les enseignants sont utiles afin de sensibiliser les étudiants à une image de la langue française plus authentique, favorisant sans doute son apprentissage.

Il s'agit d'un recueil de textes stimulant, avant tout par la variété des manières de se saisir de la question de l'image que se font les enseignants et élèves de la langue qu'ils enseignent où qu'ils apprennent. En sortant de la lecture on comprend combien, de fait, le statut des personnes – à savoir enseignants et élèves – forge les images, définit leur point de vue, rend difficile certaines approches – par exemple une vision variationniste ou plurilingue –, voire crée des tensions. Loin d'aboutir à une vision défaitiste, les contributions esquisSENT à chaque fois aussi des pistes pour ouvrir un peu des possibles à travers l'enseignement et la formation pour lesquelles, précisément, elles livrent des données indispensables.

**Bernard SCHNEUWLY**

Université de Genève

[Bernard.Schneuwly@unige.ch](mailto:Bernard.Schneuwly@unige.ch)



# Compte-rendu

Dubois, M., Kamber, A. & Matthey, M. (2019).

*L'image des langues: vingt ans après.*

Louvain-la-Neuve: Cahiers de linguistique, 45.

Ce numéro de la revue *Cahiers de linguistique* s'inscrit dans la suite d'une réflexion sur l'image des langues entamée lors d'un colloque à l'Université de Neuchâtel en 2017 commémorant le 125<sup>e</sup> anniversaire de l'Institut de langue et civilisation françaises. Marinette Matthey, Alain Kamber et Maud Dubois (p. 7-11) ont dirigé le numéro avec comme objectif de réfléchir aux questions sociolinguistiques contemporaines. Le numéro permet de souligner et mettre en évidence l'évolution de la terminologie scientifique dans l'analyse des phénomènes langagiers. Ainsi le concept mobilisé dans la plupart des analyses proposées dans le numéro, celui d'idéologie langagière, est ici considéré comme une "notion qui semble avoir pris le pas sur celle de *représentation sociale* et qui revêt une importance nouvelle dans le contexte actuel de globalisation et de flux migratoires croissants" (p. 9). Dans cet esprit, le numéro interroge "les idées qui se donnent à voir comme des vérités lorsqu'elles sont portées par un discours politique", spécifiquement à l'égard de la valorisation du plurilinguisme et du pluriculturalisme dans divers contextes et des contradictions qui y émergent. Il s'agit d'un ensemble d'articles qui contribue considérablement à notre compréhension des idéologies contrastantes et concurrentes au sein des contextes plurilingues et pluriculturels, en plus du fait que le numéro permet de tisser des liens intéressants entre différents terrains francophones comme la Suisse, la France et le Canada.

L'organisation de l'ouvrage se divise en quatre parties, correspondant aux axes majeurs abordés durant le colloque. Dans une première partie intitulée "Du cadre politique à l'individu apprenant" nous retrouvons les contributions de Philippe Humbert sur l'image quantifiée des langues (p. 13-31), d'Alexei Prikhodine & Laurent Gajo sur le rapport entre agent et structure dans les dynamiques d'identification concernées dans le *devenir francophone* (p. 33-50), ainsi que le texte d'Anne-Christel Zeiter sur la fracturation identitaire d'un demandeur d'asile confronté aux contraintes institutionnelles liées à son intégration (p. 51-70).

Dans la deuxième partie du livre, "Politiques linguistiques en contexte", Antonia Veillon examine de quelle manière le discours universitaire sur l'internationalisation se présente, pour un groupe étudiant en mobilité à l'Université de Lausanne, comme un processus idéologique néo-libéral qui limite l'accès au français et à l'expérience locale au profit de l'anglais et d'une expérience "internationale" (p. 71-91). Henri Boyer propose une analyse du

nationalisme linguistique comme *idéologie* dans deux discours épilinguistiques de la Catalogne (catalan et castillan) (p. 93-102) et Bénédicte Pivot présente une étude fascinante sur deux situations sociolinguistiques de langues de très faible vitalité, soit le rama au Nicaragua et le francoprovençal en France (p. 103-122).

La troisième partie du numéro se consacre au thème, "Bilinguisme vécu, perception des langues en contact", avec les contributions de Sara Cotelli Kureth & Liliane Meyer Pitton sur l'influence des idéologies langagières dans le choix de transmission intergénérationnelle de l'allemand au sein des familles germanophones en Suisse romande (p. 123-144). Simone Marty & Martina Zimmermann propose un double regard éclairant sur la migration interne en Suisse à travers la mobilité de femmes alémaniques qui se rendent en Suisse romande pour apprendre le français (1950-1990) et la mobilité étudiante en provenance de la région italophone, le Tessin, vers la région alémanique pour des études en allemand (2011-2014) (p. 145-164). Annette Boudreau, pour sa part, transpose l'étude des idéologies concurrentes au terrain acadien et présente un contexte de bilinguisme asymétrique où se manifeste une image du chiac, soit comme repoussoir, soit comme emblème (p.165-182), selon les acteurs et leurs positionnements.

La quatrième partie intitulée "La variation au cœur des représentations" offre des terrains d'enquête originaux ainsi que des pistes méthodologiques intéressantes. Par exemple, Étienne Morel présente le phénomène interactionnel de "réparation en \*\*" (astérisque) dans les échanges WhatsApp (p. 183-205), alors que Clara Mortamet interroge les discours que tiennent des personnes "ordinaires" en France sur l'orthographe du français (p. 207-225). Marion Didelot & Isabelle Racine proposent un texte extrêmement riche sur le plan théorique qui permet de mieux saisir l'importance de la prise en compte de l'impact de la perception sociale dans l'évaluation de ce que constitue un accent "intelligible", outil de mesure de l'intégration des étrangers en Suisse (p. 227-250). Pour clore le numéro, Alice Krieg-Planque nous plonge dans le terrain inédit des discours militants de l'Ouest de la France portant sur "la langue de bois" en tant qu'objet de représentations et de variation linguistique (p. 251-268).

Il s'agit indéniablement d'un numéro pertinent pour toute personne s'intéressant à la sociolinguistique et souhaitant découvrir de nouvelles problématiques ou des données surprenantes fournies par des terrains d'enquête atypiques. À la fois sur le plan théorique, méthodologique et empirique, le numéro se veut une contribution solide à l'avancement des connaissances en multipliant les regards critiques sur des terrains plurilingues et pluriculturels tout en remettant par ailleurs en question des idées reçues sur les images des langues.

Malgré la cohérence interne de chacune des parties, il existe une intertextualité intéressante entre les articles du numéro au-delà de l'organisation de l'ouvrage.

Dès le début de l'ouvrage, l'examen de la quantification des langues par Humbert (p. 14) en tant qu'outil politique participant à la production d'inégalités sociales nous permet de réfléchir à la statistique moins comme une science qui nous offre des données objectives et descriptives que comme une stratégie politique qui permet d'opérer des choix, des catégorisations, quant à ce qui est légitime de prendre en compte comme langue ou identité dans le cadre d'un État-nation. La nomination des langues (p. 23) est alors présentée comme un enjeu central de la sociolinguistique ce qui rejoint l'argument présenté par Annette Boudreau (p. 171).

De plus, la contribution des articles à la compréhension des relations de pouvoir dans l'évaluation des compétences langagières des demandeurs d'asiles (Zeiter, p. 51) et des personnes issues de l'immigration (Prikhodkine & Gajo, p. 33; Didelot & Racine, p. 227) permet de saisir la (re)production des inégalités sociales et des idéologies linguistiques à l'œuvre dans ces processus. Que ce soit la mise en échec institutionnelle d'un parcours d'un réfugié syrien (voir Zeiter) ou le fait de ne pas prendre en compte que l'apprentissage d'une langue ne se résume pas à un simple effort individuel, mais concerne des trajectoires sociales et des positionnements identitaires complexes (voir Prikhodkine & Gajo), les réalités du terrain semblent souvent occultées par les discours politiques. Didelot & Racine font la démonstration du rôle que peut jouer la sociolinguistique dans la prise de conscience de l'aspect subjectif de l'évaluation langagière à des fins politiques, notamment en ce qui concerne le classement des accents comme étant "intelligibles" ou pas.

Le contexte universitaire devient lui aussi un terrain d'enquête, un espace néolibéral à interroger en ce qui concerne la hiérarchisation des langues, l'internationalisation d'un espace local (voir Veillon, p. 71) et les processus identitaires en Suisse (voir Marty & Zimmermann, p. 145). Alors que l'analyse de Veillon permet d'élucider le rôle des institutions universitaires dans la capitalisation d'une lingua franca (dans ce cas, l'anglais au détriment du français), le texte de Marty & Zimmermann permet d'envisager une étude intersectionnelle migratoire qui examine l'identité de genre d'un groupe et l'identité ethnolinguistique d'un autre groupe tout en liant les deux à partir d'un positionnement identitaire commun à l'égard de l'allemand. La notion de "migration interne" est retrouvée dans le texte de Marty & Zimmermann, mais également dans celui de Cotelli Kureth & Meyer Pitton (p. 123) qui contribue à l'étude des politiques linguistiques familiales en Suisse.

Sur le plan théorique, Boyer (p. 93) propose un regard très éclairant sur la notion de nationalisme linguistique à travers deux conceptions différentes de la nation qu'il examine à travers son étude sur la Catalogne, alors que Pivot (p. 103) propose une analyse critique extrêmement lucide sur la fonction symbolique et démonstrative de langues en danger (LED).

L'étude de Mortamet (p. 207) souligne un nouveau type de discours sur l'orthographe du français en France, en fournissant comme exemple "une femme qui déclare que l'orthographe telle qu'elle est enseignée est pour les écrivains, qu'elle va bientôt finir par être connue des seuls 10% d'intellectuels, qu'elle aura disparu pour les autres, et cette femme n'y voit pas matière à regret" (p. 220). Mortamet considère qu'il y a une "évolution des idéologies qui pourrait s'expliquer par le fait que les locuteurs du français perçoivent moins de menace à l'encontre du français, acceptent la mondialisation et le plurilinguisme comme une opportunité plutôt que comme un danger" (p. 223).

Krieg-Planque contribue avec une étude originale sur les différentes "langues de bois" en analysant les discours militants dans l'Ouest de la France de manière qui rejoint l'étude de Mortamet sur le "métalangage ordinaire" (p. 251).

Le texte de Morel (p. 183) sur les pratiques interactionnelles et la variation graphématisante à partir d'un corpus issu de *WhatsApp* permet de constater que contrairement aux idées reçues, cette variation ne mettrait pas à risque la maîtrise de l'orthographe par les individus. Dans le cas du phénomène étudié, soit la réparation par le recours à l'astérisque, il ne s'agit pas forcément d'une activité corrective qui s'aligne à la norme écrite du standard. Morel avance qu'il s'agit davantage d'une "ressource permettant de rendre visibles les représentations langagières momentanément pertinentes et de négocier les catégories sociales liées à celles-ci" (p. 195).

Ce numéro de *Cahiers de linguistique* saura intéresser tous-tes les sociolinguistes francophones qui souhaitent réfléchir à la notion d'idéologies linguistiques dans des contextes plurilingues et pluriculturels.

**Isabelle LEBLANC**

Université de Moncton

[isabelle.leblanc@umoncton.ca](mailto:isabelle.leblanc@umanitoba.ca)

# Compte-rendu

**Merminod, G. (2019).**

***Histoire d'une nouvelle. Pratiques narratives en salle de rédaction.***

**Louvain-La-Neuve: De Boeck.**

Ce livre n'éclaire que de manière très indirecte le processus qui fait que certains faits du monde et du présent sont sélectionnés par les médias et leurs journalistes pour en faire des événements. Il s'intéresse plutôt à ce qui se passe dans la machine médiatique à partir du moment où son filet de détection retient une occurrence particulière. Reste ainsi dans l'ombre les raisons de ce choix. Une fois retenu, le fait qui va faire événement peut devenir différentes sortes d'artefacts journalistiques. Le livre met le focus sur un seul: la "nouvelle", dont le code a été patiné par plus d'un siècle de pratiques industrielles et qui est devenu emblématique de la profession journalistique. Depuis longtemps, cette sorte de message public fait l'objet de recherches savantes. Le travail de M. Merminod se propose d'ajouter à ces acquis. Son intention est d'ouvrir la boîte noire de la production d'une nouvelle. "Notre recherche, résume-t-il dès le départ, porte sur la genèse d'une nouvelle et, plus précisément, sur les pratiques narratives en jeu s'agissant de rendre compte d'un événement inattendu à la télévision" (p. 13), et plus loin, dit autrement: "notre étude développe un intérêt pour les rationalités locales mobilisées par les professionnels des médias et les pratiques situées qui y sont associées [...]. Sans ignorer les forces extérieures, notamment économiques et politiques, qui pèsent sur la réalisation des produits médiatiques ([...]), cette étude est néanmoins davantage attentive aux contraintes situées – temporelles et matérielles mais également organisationnelles – qui agissent sur les formes, usages et idéologies du raconter en salle de rédaction" (p. 56). À cette fin, le chercheur commence, comme il convient en recherche, par présenter un survol des travaux déjà réalisés en la matière. Il détaille donc les acquis des études narratives, en (socio)linguistique comme en analyse du discours, en sociologie des médias et dans les champs qui y sont apparentés pour analyser la nouvelle." [...] les approches narratives des nouvelles, résume-t-il, se sont focalisées principalement sur deux questions: l'organisation textuelle des nouvelles et leur rapport à des structures narratives formelles; l'identification des nouvelles et leur rapport à une (pré-)compréhension narrative du monde." (p. 13). Ces travaux, ajoute-t-il, "n'ont généralement porté que peu d'attention aux aspects linguistiques et interactionnels de ces processus, avec pour résultat de rendre difficile une véritable compréhension de ce que raconter veut dire dans les médias." (p. 16). Il entend donc compléter ces apports et conclut: "Une façon de dépasser les limites précitées [...] est d'associer l'analyse de produits finis – les nouvelles telles que diffusées dans la sphère publique – à l'analyse

des formes, usages et idéologies du raconter qui circulent en salle de rédaction." (p. 17). Pour y arriver, il a choisi de se pencher sur une seule nouvelle dans une salle de rédaction spécifique. Il lui fallait donc s'assurer d'être directement témoin du processus interne de production ou, à défaut, de disposer d'une boîte noire ayant enregistré le cheminement de l'information dès son entrée dans la salle de rédaction jusqu'à la nouvelle publiée. La première option est semée d'embûches, les coulisses (le *backstage* de Goffmann 1959) d'un bulletin de nouvelles télévisé étant plutôt difficiles d'accès parce qu'elles sont la chaîne de montage privée des artefacts qui deviendront publics. C'est la deuxième option qui s'est présentée. L'auteur en remercie spécifiquement Daniel Perrin, responsable du projet *Idée Suisse*, qui lui a offert l'accès à la préparation de l'événement *inattendu* d'un accident d'avion en Indonésie, diffusé en manchette lors du journal télévisé de mi-journée du 7 mars 2007 par la chaîne de Télévision Suisse Romande. Les données qui forment le corpus à examiner sont donc de "seconde main, confesse-t-il, puisque nous n'avons pas participé à leur récolte" (note 4, p. 49). L'objectif du projet de recherche *Idée Suisse*, énormément plus large que l'analyse d'une seule nouvelle, "était de comprendre comment les médias du service public suisse font pour promouvoir le mandat de cohésion nationale et d'intercompréhension publique qui leur est confié", précise-t-il dans la présentation qu'il fait en quelques pages des activités du groupe qui a réalisé la recherche en 2007. L'objectif de l'étude propre de M. Merminod, beaucoup plus limité, cherche à "comprendre comment les professionnels des médias travaillent au quotidien et quels sont leurs rapports au *raconter*" (idem). Pour cela, il va prendre au sérieux la conscience langagière des professionnels des médias, une réflexivité particulièrement développée et formant communauté interprétative. D'où son choix d'"une approche dite d'herméneutique de la confiance, qui se distingue d'une herméneutique de la suspicion", c'est-à-dire "pas conduite avec le projet de dénoncer les pratiques des médias" (ibidem). Bien sûr, en dévoilant les coulisses de la fabrication des nouvelles, l'auteur inscrit aussi son œuvre dans le grand projet de l'éducation aux médias que poursuivent de nombreux chercheurs. C'est donc grâce à cette aide opportune du projet *Idée Suisse* que le livre peut montrer une minutieuse dissection d'une nouvelle multimodale (écrit, oral et visuel) telle que diffusée mais aussi d'un ensemble d'autres documents sur les interactions dans la rédaction (lieu de production de l'information journalistique dans un média) à propos de cette nouvelle, entre l'entrée au travail du matin et le bulletin d'information du midi. Parmi ces documents: les dépêches et les images d'agences qui sont parvenues à la rédaction pendant cette matinée, des enregistrements vidéos de divers échanges entre les artisans du média, notamment lors de trois réunions de travail dans la rédaction, les interactions entre le journaliste et le monteur qui ont rédigé le texte final, ainsi que 2 entrevues réalisées avec le journaliste avant que débute la rédaction de la nouvelle et après la diffusion.

L'une des raisons qu'avance le chercheur pour expliquer que la compréhension des pratiques narratives journalistiques a pu tourner court avant lui est l'absence d'outils d'analyse adaptés. Il se livre donc dans les 75 premières pages à la production du scalpel dont il a besoin. Cela le conduit à visiter la boîte des outils disponibles que sont les mots, les définitions, les noms d'auteur, les théories des disciplines et des écoles du langage. Il les présente un à un en les situant dans le temps, les uns par rapport aux autres, soulignant les évolutions, les améliorations, les oppositions, les synthèses, les utilités reconnues ou potentielles. Un travail qui va se prolonger tout au long du volume. Ainsi, globalement, au vu de la volumineuse bibliographie (28 pages), des innombrables notes de bas de page, des citations et références dans le texte, il paraît avoir réuni la plus grande partie sinon la totalité utile des acquis de méthodes, de techniques et d'instruments des domaines de recherche concernés. Sa recherche a ainsi pour effet de doter le livre d'un indéniable intérêt pédagogique au titre de cartographie des domaines d'expertise dans lesquels les étudiants peuvent souhaiter une formation. À titre d'exemple de la portée pédagogique de l'œuvre, voir l'annexe "modèles d'organisation textuelle des nouvelles" de Bell & Van Dijk (pp. 257-258). Sa revue quasi encyclopédique des écrits permet au final un ensemble de choix et de mises en relations d'éléments qui vont déboucher sur une grille de lecture résumée par un graphique (Figure 4. *L'analyse du raconter*, p. 74) centré sur trois grands regroupements: configuration, situation et idéologie narratives.

La suite du texte offre un compte rendu tissé serré d'une dissection très fine. Sa partie la plus volumineuse détaille et découpe les interactions entre le journaliste et le monteur tout au long de leur préparation de la version finale, des échanges qui se poursuivront jusqu'à quelques minutes avant le bulletin d'information. La lecture des étapes de l'opération est facilitée pour le lecteur par l'usage abondant de graphiques et de reproductions des pièces du dossier. L'exercice d'expérimentation du nouvel outil va effectivement réussir à montrer "comment un ensemble de documents textuels et audio-visuels est transformé en un artefact narratif" (p. 13). Dans les mots de l'auteur: "Employé pour décrire la trajectoire d'une histoire en salle de rédaction, notre modèle d'analyse a permis de rendre compte de la diversité formelle et fonctionnelle du raconter en salle de rédaction. Il a rendu possible la comparaison entre plusieurs situations narratives (qui raconte quoi à qui, quand, où, comment et pourquoi), configurations narratives (ce qui est raconté: qui, quoi, quand, où, dans quel ordre et avec quelle perspective) et idéologies narratives (ce qui est racontable par qui et à qui, de quelles façons, sous quelles conditions et selon qui) à propos d'un même événement." (p. 254). Cette diversité se manifeste dans les interactions des membres de la rédaction et, précise-t-il, "dans le cours d'une routine de travail composée tout d'abord de phases de préproduction où il est question de se préparer tant collectivement qu'individuellement à raconter une histoire [...], puis de phases de production où il s'agit de rapporter ce que

d'autres ont vécu en tenant compte des impératifs multimodaux de la télévision [...]. Cette routine assure une certaine standardisation de la production de l'information, mais n'empêche pas la créativité des journalistes, qui, dans les interstices du quotidien, composent toujours avec les moyens du bord pour résoudre les problèmes rédactionnels auxquels ils font face." (p. 255). Rappelant que les professionnels des médias ne font pas que rendre compte, qu'ils interprètent et expliquent du même coup, il précise cependant: "Nos données montrent que la vraisemblance de leur interprétation est ancrée socialement, négociée et validée tout au long du processus de production de la nouvelle." (p. 237).

En d'autres mots, l'étude permet de pister l'agentivité individuelle des producteurs (y inclus la hiérarchie, les présentateurs, les collègues en général et au-delà: la concurrence, et le public) dont les acquis et idiosyncrasies vont influer sur le produit collectif final, peu ou prou. Plutôt peu dans ce cas-ci, parce que les choix de départ garantissaient la priorité donnée par les producteurs à l'informatif plutôt qu'un narratif. En effet, le genre journalistique "nouvelle" est au cœur de l'imaginaire du journalisme professionnel occidental. Elle est la référence ultime pour la justification de son existence et son codage est par conséquent très contraignant. Ce qui fait de la nouvelle sous étude un produit où l'enchevêtrement des idéologies du raconter est d'une complexité somme toute limitée. Suffisamment riche pourtant pour faire d'elle un exemple probant d'une expérience *vicariante et collective* (p. 181). De plus, la nouvelle sous analyse est dite *événement inattendu*, la sorte d'acte de Dieu là aussi archétypique pour la profession, par opposition aux événements fabriqués par des sources externes ou même par les médias eux-mêmes (enquêtes, dossiers, analyses, éditoriaux, etc.). L'autre trait caractéristique de la nouvelle analysée est qu'elle est produite par un média statutairement de service public, la Télévision Suisse Romande, c'est-à-dire dédiée à la production d'une information utile à l'action citoyenne, de tous, donc la plus *factuelle* possible. Ainsi, la recherche racontée par ce livre montre que l'outil analytique construit par le chercheur est efficace pour démontrer une nouvelle de format classique. Elle fait notamment ressortir comment ce produit médiatique est une *performance d'équipe*, surtout à la télévision, ce qu'avait clairement identifiée la sociologue américaine Gaye Tuchman dès 1973. Elle prend donc aussi le contrepied de l'enchantement qui auréole les vedettes et chevaliers blancs de la profession et qui masque l'œuvre collective. À ce propos, l'auteur avait d'ailleurs mis en garde contre "une forme de biais dans nos données: le design de recherche adopté lors de la collecte de données, écrit-il, a privilégié l'observation de l'un des principaux artisans de la nouvelle, le journaliste, au détriment d'autres acteurs, tels que le monteur image." (note 7, p. 52). Par contre, et la conclusion de M. Merminod ouvre la porte sur ces interrogations: jusqu'où cet outil sera-t-il adéquat dans l'actuelle hyperconcurrence (Charron & de Bonville 2004) des médias, dont très peu se réclament du service public, et

face à la dispersion formelle considérable des supports, du multimodal et des artefacts discursifs publics. Sans compter que la plupart des médias contemporains noient leur événementialité dans des narratifs fortement influencés par les pratiques discursives de la publicité et de la fiction divertissante, si ce n'est dans la promotion exacerbée de l'auctorialité des auteurs, dont celle des journalistes? L'approche proposée et testée saura-t-elle se montrer éclairante dans un contexte idéologique d'"information existentielle" dont l'étaillon n'est pas la communication scientifique mais plutôt les "informations de la vie courante, de l'opinion, des sentiments, des idées, etc." (Ellul 1990: 346). Il reste que l'accent mis dans ce travail sur la narrativité, le récit et la *story* journalistique, témoigne en quelque sorte de l'air du temps, ce qui secondarise forcément par nécessité méthodologique la visée référentielle du journalisme, mais ce qui promet en même temps des applications pertinentes à diverses réalités contemporaines des discours publics.

## BIBLIOGRAPHIE

- Charron, J. et de Bonville, J. (2004). Le journalisme et le marché: de la concurrence à l'hyperconcurrence. In C. Brin, J. Charron & J. de Bonville, *Nature et transformation du journalisme. Théorie et recherches empiriques* (pp. 273-316). Québec: les Presses de l'Université Laval.
- Ellul, J. (1990). L'information et le système technicien. *Propagandes*. Paris: Economica, 343-352 (original paru 1976 *Revue française de Communication*, 1, 7-16)
- Goffman, E. (1959). *The Presentation of Self in Everyday Life*. New York: Anchor Books.
- Tuchman, G. (1973). Making news by doing work: Routinizing the unexpected. *American Journal of Sociology*, 79(1), 110-131.

## François DEMERS

Université Laval, Québec

[Francois.Demers@com.ulaval.ca](mailto:Francois.Demers@com.ulaval.ca)



# Compte-rendu

**de Cillia, R. & Ransmayr, J. (2019).**

***Österreichisches Deutsch macht Schule. Bildung und Deutschunterricht im Spannungsfeld von sprachlicher Variation und Norm.***

**Wien: Böhlau.**

"Österreichisches Deutsch macht Schule" (ver-)heisst der Titel, um dessen Besprechung die Rezendentin ersucht worden ist. Thematisch im Bereich der inneren Mehrsprachigkeit des Deutschen angesiedelt, reiht sich die vorliegende Monografie in eine langjährige germanistische Fachdiskussion ein, die aufgrund interagierender Fragen von Sprache, Souveränität und Identität bisweilen ungewöhnlich emotional geführt wird.

Das Buch von Rudolf de Cillia und Jutta Ransmayr dokumentiert die Durchführung und Auswertung eines gross angelegten Forschungsprojektes zum erstsprachlichen Deutschunterricht in Österreich. In der durch den nationalen Wissenschaftsfonds geförderten Studie "Österreichisches Deutsch als Unterrichts- und Bildungssprache" wurde sowohl untersucht, wie räumliche Sprachvariation in Studienplänen, Lehrplänen und Lehrmaterialien berücksichtigt wird, als auch, wie es um diesbezügliche Konzeptualisierungen und Gebrauchsmuster von österreichischen Lehrkräften und Schüler/inne/n steht.

Der 265-seitige Band umfasst sieben Kapitel. Nach einem Vorwort und einer kurzen Einleitung wird in Kapitel 2 der Untersuchungsgegenstand theoretisch verortet. Auf 45 Seiten wird die vielschichtige Literatur insbesondere zur inneren Vielfalt des Deutschen, aber auch zur Sprachnormthematik umfassend aufgearbeitet. Die deutsche Sprache wird dabei als triglossisch und plurizentrische definiert, d. h. unter Annahme eines Kontinuums zwischen Dialekt, Umgangssprache und einer nicht-einheitlichen Standardsprache. Deren deutsche, österreichische und schweizerische Standardvarietät unterscheidet sich durch spezifische (auf ein Zentrum beschränkte) Varianten ebenso wie durch unspezifische, also grenzüberschreitende Varianten, d. h. Austriaismen, Helvetismen oder Deutschlandismen, welche sich auf allen Ebenen des Sprachsystems finden lassen (z.B. Lexik, Grammatik, Aussprache).

Im Gegensatz zum plurizentrischen Ansatz, der den normativen Einfluss staatsnationaler Grenzen auf die Herausbildung von Varianten betont, gilt der Faktor der Staatlichkeit im pluriarealen Ansatz nur als eines von vielen Merkmalen zur Beschreibung und Erklärung der räumlichen Vielfalt. Im Gegensatz zur "wissenschaftliche anerkannte[n], adäquate[n] [plurizentrischen]

Modellierung der staatlich basierten regionalen Variation der deutschen Standardsprache" (32) wird die Pluriarealität als theoretisch und terminologisch unzureichend ausdifferenziert kritisiert (40), aber auch als durchaus mit der Plurizentrik vereinbar und komplementär verstanden (41). Doch da es im vorliegendem Projekt um das -- gesamtstaatlich organisierte, durch Normativität geprägte -- Schulwesen gehe, habe man sich bewusst für den plurizentralen Ansatz als Theorierahmen entschieden (48) und auf eine Theorien-Triangulation verzichtet (64).

Daten aus einer Expert/innen-Befragung von elf Deutsch-Didaktiker/inne/n ergänzen den Überblick über die Vielfalt des Deutschen in Theorie, Empirie und Schulpraxis. Die nächsten rund 60 Seiten (Kap. 3-5) widmen sich der empirischen Studie. Kapitel 3 resümiert die zahlreichen Forschungsfragen und das mehrstufige Design der Untersuchung. Deren Erkenntnisinteresse galt der Modellierung und Einschätzung sprachlicher Normen und Varietäten im Deutschen durch Lehrer/innen und Schüler/innen, aber auch der Varietätenverwendung inner- und ausserhalb des Unterrichts, u. a. indem die Befragten bei 30 Varianten, die zur Wahl standen, ihre Präferenz ankreuzten. Von Interesse war auch das Normverständnis und lehrer/innenseitige Korrekturverhalten, das mit einem variantenreichen fiktiven Schulaufsatz beleuchtet wurde.

Als zentrales Erhebungsinstrument diente ein umfangreicher Fragebogen mit 65 Items (Lehrer/innen) bzw. 47 Items (Schüler/innen). Ergänzend wurden qualitative Leitfaden-Interviews mit 21 Lehrpersonen, zwei je 90-minütige Gruppendiskussionen mit zehn Lehrenden bzw. elf Wiener Gymnasiast/inn/en sowie sieben schriftlich dokumentierte, nicht-teilnehmende Unterrichtsbeobachtungen durchgeführt. 1253 jugendliche Schüler/innen an 28 Schulen österreichweit füllten den Fragebogen aus. Bei den befragten Lehrpersonen handelte es sich um rund 164 (v. a. Deutsch-)Lehrer/innen, die an 56 Schulen auf der Primarstufe, Sek. I oder Sek. II unterrichten. Die Fragebögen wurden deskriptiv- und inferenzstatistisch, die qualitativen Daten inhalts-, gesprächs- und diskursanalytisch ausgewertet.

Kapitel 4 berichtet die Befunde der Curricula-, Studienplan- und Lehrwerkanalyse. Diese ergab eine mangelnde Berücksichtigung des Themenfeldes standardsprachlicher Variation und österreichisches Deutsch in den unterrichtsrelevanten Grundlagendokumenten (Stand um 2013). Kapitel 5 beschreibt die Datengrundlage der umfangreichen empirischen Fragebogen-, Interview-, Gruppendiskussions- und Beobachtungsstudie. Deren Ergebnisse werden in Kapitel 6 auf rund 95 Seiten ausführlich dargelegt. Ein sechsseitiges Kapitel 7 ("Schlussbetrachtung und Ausblick"), in dem die Ergebnisse zusammenfasst und Empfehlungen abgeleitet werden, runden die Monografie ab. Der Anhang liefert ergänzende Angaben zu den analysierten Dokumenten,

Materialien, Transkriptionen und Untersuchungsstandorten, ein Sachregister, Literatur-, Tabellen- und Abbildungsverzeichnis.

An dieser Stelle seien in aller Kürze einige quantitative Ergebnisse der Studie berichtet, so etwa zur Konzeptualisierung des Deutschen. Hier zeigte sich sowohl Konsens als auch Dissens zwischen Wissenschaft und Praxis. Die Frage "Glauben Sie, dass es ein österreichisches Standarddeutsch (Hochdeutsch) gibt?" wurde von knapp 80% der Lehrkräfte bzw. 60% der Schüler/innen bejaht und nur von einem Viertel der Schüler/innen (24%) bzw. 12% der Lehrenden verneint (137). Da nur eine Minderheit der Befragten angab, das plurizentrische Konzept zu kennen (8% der Schüler/innen, 15% der Lehrkräfte), erstaunt eine Unvertrautheit mit dem Fachterminus "österreichisches Deutsch" nicht (115). Bei der Frage "Was ist Ihrer Meinung nach österreichisches Deutsch?" wählten sieben von zehn Personen die Option "das, was man in Österreich im Alltag spricht (Umgangssprache)". Für 70% der Schüler/innen und 44% der Lehrkräfte steht österreichisches Deutsch zusätzlich für "die verschiedenen Dialekte in Österreich". Der plurizentrischen Definition -- "das, was man in österreichischen TV- und Radionachrichten spricht" -- schloss sich knapp die Hälfte der Lehrkräfte (48%) an. Von den Schüler/inne/n wählte nur eine/r von fünf diese Option (20%).

Punkto Spracheinstellungen wurden die Studienteilnehmenden u. a. gefragt: "Halten Sie das Standarddeutsch (Hochdeutsch), das in Österreich verwendet wird, für genauso korrekt wie das in Deutschland?". Fast neun von zehn Lehrenden (86%) und sieben von zehn Schüler/inne/n (68%) bejahten dies -- und lieferten damit gemäss Autor/in "eine sozial erwünschte, 'politisch korrekte' Antwort" (145). Dagegen zeigte sich bei der sog. "Kontrollfrage", also ob deutsches Deutsch korrekter sei als österreichisches Standarddeutsch, ein gemischteres Bild, vor allem bei den Schüler/inne/n: Etwa ein Drittel stimmte "(sehr)" stark" zu, dass deutsches Deutsch korrekter sei, ein Drittel "wenig" bzw. ein Drittel "gar nicht" (147).

Generationenspezifische Unterschiede in der Präferenz von Deutschlandismen (Jüngere) vs. Austriaismen (Ältere) (190) indizierten, dass "sich in Österreich offensichtlich ein Sprachwandel vollzieht, der [...] sich etwa darin äußert, dass zunehmend mehr Deutschlandismen im österreichischen Deutsch Eingang finden" (221), was sich als Beleg für eine geringe Loyalität gegenüber der eigenen österreichischen Sprachvarietät interpretieren lasse (221). Demgegenüber bejahten über drei Viertel der Befragten, österreichisches Deutsch sei "das, wo ich mich wohlfühle, es gehört zu meiner Identität" (156) -- wobei hier offenbleibt, ob dabei an Dialekt, Umgangs- oder Standardsprache gedacht wurde, welche im Schulalltag je nach Unterrichtsphase im Sinne einer gelebten inneren Mehrsprachigkeit zum Einsatz kommen (199ff.).

Trotz Identitätsrelevanz des österreichischen Deutsch lasse sich allerdings "eine gewisse Unaufgeregtheit [erkennen] im Zusammenhang mit der

Verwendung von Deutschlandismen", vor allem bei den Schüler/inne/n (159). Knapp 70% der Befragten würde auch ein/e Nachrichtensprecher/in aus Deutschland "gar nicht" oder nur "wenig" stören (158). Auch bei den Lehrer/innenseitigen Korrekturen eines fiktiven Erlebnisaufsaßes mit ca. 40 Varianten (Deutschlandismen und Austriaizismen) zeigte sich ein breites Spektrum individueller Variationstoleranz, wobei der Mittelwert von drei Fehlern ein prinzipiell moderates Korrekturverhalten indizierte (167). Das gelte auch dann, wenn der Durchschnitt von neun "Wellenlinien" für korrekte, aber stilistisch unpassende Ausdrücke mitgezählt werden. Unterweltl wurden doppelt so viele Deutschlandismen (33%) wie Austriaizismen (17%); erstere als zu bundesdeutsch, letztere als nicht standardsprachlich genug (168-169).

Insgesamt konstatiert die Studie beträchtliche Diskrepanzen zwischen Linguistik, Lehrplänen und Schulalltag, was Sprachvariation im österreichischen Deutschunterricht betrifft. Entsprechend steckten österreichische Lehrpersonen als "normsetzende Instanzen in der Zwickmühle", da sie im Spannungsfeld zwischen Dialekt, Umgangssprache und Standard "mit Normfragen umgehen müssen, bei denen sie selbst unsicher sind" (228). Um diesem Problem entgegenzuwirken, wird für eine Professionalisierung der Lehrenden und für eine Überarbeitung der Lehrmaterialien plädiert: "Heimische Lehrwerke und Lehrpläne sollten darauf abzielen, dass die Gleichwertigkeit der Varietäten der deutschen Sprache, wie sie etwa das plurizentrische Konzept beschreibt, umfassend verankert und nicht halbherzig angedeutet wird. Das würde den LehrerInnen und vor allem den SchülerInnen dabei helfen, ihre innere Mehrsprachigkeit im Rahmen des österreichischen Deutsch mit dem nötigen Selbstbewusstsein und der situativ gebotenen sprachlichen Sicherheit zu leben" (232).

Leider wurde im Buch wurde von einem Diskussionskapitel abgesehen, und damit auch von der Gelegenheit, u. a. alternative Interpretationsoptionen mit Bezug auf die Literatur systematisch gegeneinander abzuwägen oder potentielle Einschränkungen der verwendeten Methoden und Instrumente selbtkritisch zu reflektieren. So vermag z. B. der Befund einer Reproduktion "stereotyper Einstellungen" (153) kaum zu erstaunen, wenn mittels einer semantischen Differentialskala (z. B. "korrekt --- schlampig", "schön --- hässlich") nach einer vergleichenden Einschätzung von Standarddeutsch in D-A-CH gefragt wird. Ebenso bleibt leider vage, wie bei der Erhebung und Auswertung der Daten der Sensibilität des Themas "österreichisches Deutsch" gezielt Rechnung getragen wurde. Schliesslich ist der "symbolische Wert der österreichischen Varietät der deutschen Sprache [...] im Rahmen der nationalen Identitätskonstruktion relativ hoch zu bewerten" (21, 222). Aufgrund des Einsatzes potentiell verzerrungsanfälliger Instrumente (z. B. Fragebögen, Gruppendiskussionen) hätte man sich als Leser/in eine explizite Auseinandersetzung dazu gewünscht, wie die symbolischen Aufladungen des Untersuchungsgegenstandes methodisch berücksichtigt worden ist. So wird

z. B. hin und wieder ein sozial erwünschtes Antwortverhalten (social desirability bias) der Befragten angedeutet, aber nicht näher ausgeführt.

Alles in allem aber bietet die optimistisch betitelte Monografie "Österreichisches Deutsch macht Schule" nicht nur neue Erkenntnisse zur Verwendung und (Nicht-)Thematisierung, Ein- und Wertschätzung sprachlicher Varietäten im österreichischen Schulkontext, womit sie den Fachdiskurs um begrüßenswerte empirische Daten bereichert, sondern ermöglicht am Beispiel des Themas Variation und Norm auch soziolinguistisch interessante Einblicke in Interaktionsprozesse im Spannungsfeld zwischen Wissenschaft und Unterrichtspraxis.

## **Naomi SHAFER**

Universität Freiburg, Institut für Mehrsprachigkeit

[naomi.shafer@unifr.ch](mailto:naomi.shafer@unifr.ch)